

Pour relier, pliez 2 fois vers l'arrière et agrafez



Les cahiers du cousinage fluvial Loire-Niger : le sable



Le Niger au Mali



p.3 *Les sabliers de la région de Mopti*

Rencontre avec Aouissa Cissé

par Moussa Cissé, guide, Sévaré
Port sablier de Mopti -mars 2011-



Tirer le sable selon ses besoins

p.4 *Rencontre avec Ongoïba Hama*

par André Grazelie et Denis Le Vraux
Port de Koakourou -février 2010-



Kalabankoro : port sablier de Bamako

Rencontre avec Abdulaïe Traoré

par André Grazelie et Denis Le Vraux
Port sablier de Kalabankoro -février 2010-



Une tradition des enfants des bords du Niger

Dessiner sur le sable

par Abdulayé Maïga,

La Loire en Anjou

Pêcheurs de sable en Anjou

Rencontre avec Maurice Fardeau

par André Grazelie et Denis Le Vraux
Saumur -1985-

p.3



Spécificités de la pêche au sable sur la Sarthe et la Mayenne

Rencontre avec Monsieur Riveron

par André Grazelie et Denis Le Vraux
Port Albert, Feneu -1987-

p.4



Repères chronologiques

l'exploitation du sable sur le Niger et la Loire



Remerciements, bibliographie et liens

Le cousinage fluvial, une association franco-malienne



Kalabankoro est un quartier de Bamako situé au bord du fleuve Niger. Des centaines de personnes et des dizaines de bateaux animent ce port sur la rive où les camions viennent se ravitailler pour fournir les chantiers de la ville

Kalabankoro : port sablier de Bamako

Rencontre avec Abdulaye Traoré

par André Grazelie et Denis Le Vraux

sur le port sablier de Kalabankoro -février 2010-



Moi, c'est Abdulaye Traoré et je suis un exploitant de sable au bord du fleuve à Kalabankoro. Je ne fais que du sable et du gravier. J'ai 7 pirogues qui travaillent pour moi avec chacune un piroguier.

Comment se passe l'exploitation du sable ?

Pour retirer le sable, c'est assez loin d'ici, 7 à 8 kilomètres sur le Djoliba (le fleuve Niger). Arrivé sur le lieu, chacun plonge avec un seau, chacun remplit de sable son bateau. Certains partent la nuit, d'autres le matin.

Ça contient combien de sable une pirogue ?

Photos : D. Le Vraux, A. Grazelie © Cousinage Fluvial

La taille des pirogues ça varie, il y a des grandes et des moyennes, ça peut prendre 4 tonnes, 5 tonnes ou 6 tonnes, ça dépend.

Quand tu confectionnes une pirogue neuve ça peut te faire à peu près 3 ans. C'est du kaïcédrat, au bout de 2 ans ça commence déjà à pourrir. Actuellement le bois est très cher. Il y a des pirogues de 400 000 à 600 000 francs CFA, en fonction du tonnage.

Sur les 7 pirogues combien sont motorisées ?



J'ai 3 moteurs hors bords 2 temps 18 à 20 CV Tohatsu achetés au Sénégal 1 150 000 francs. Celle qui est motorisée peut tirer 3 à 4 pirogues.

Comment sont payés les piroguiers ?

Ils sont là comme des aventuriers, ils sont payés par jour, c'est pas au poids du sable. On discute le prix, on se met d'accord quand on s'est compris sur le prix. Au retour, là, au bord du fleuve, ils sont fatigués, il y a les déchargeurs uniquement pour ça. Pour vider une pirogue il y a 3 personnes : un qui prend la pelle et les 2 autres le portoir. Ils sont payés chacun 1 000 francs par pirogue. Après avoir déchargé, tu amènes ton camion et tu vends ton sable à ton prix.

Et les femmes près des pirogues, qu'est-ce qu'elles font ?

Les femmes, à côté, sont là pour ramasser ce qui tombe à côté, elles font des petits tas et elles vendent ça pour elles.

Les cahiers du Cousinage : le sable



Sur le port sablier de Bamako, des centaines de manoeuvres travaillent. Les piroguiers partent à 7 ou 8 kilomètres en amont pour charger le sable au seau. A leur retour, les déchargeurs prennent le relais pour vider les pirogues qui contiennent de 4 à 6 tonnes de sable ou de graviers.

Les petits tas alentour du port sont faits par les femmes qui récupèrent et vendent à leur compte ce qui tombe des bateaux.



Les chalands de Kalabankoro sont très différents des pirogues que l'on rencontre en aval de Bamako. Ici, le fond est très large et les formes sont sans doute dérivées des scutes d'Europe du nord.



Comme sur les bateaux de Loire, des signes distinctifs peints à l'avant des bateaux permettent de les reconnaître de loin.



Photos : D. Le Vraux, A. Grazelie © Cousinage Fluvial



Les bateaux chargés rejoignent le port sablier. Les premiers sont tirés par une pirogue motorisée, on distingue au fond une autre à la voile.



Les portoirs à sable sont constitués d'un cadre de bois et d'une plaque de tôle percée pour laisser l'eau s'écouler.



Un travail familial

Rencontre avec Labasse Doucouré

par André Grazelie, Denis Le Vraux et Annic Pezé
à Pont Bani entre Ségou et San -février 2010-

Labasse Doucouré travaille avec ses frères comme tireur de sable, ils ne vont pas à l'école. Les transporteurs de Sikasso viennent leur acheter les matériaux qu'ils ont tiré dans le Bani, un affluent du Niger. Les leçons de calcul se font au bord de l'eau, à compter les tours de sable : 7 chargements de pirogues font un tas, il faut 3 à 4 tas pour remplir un camion de 21 tonnes, un tas est payé 40 000 francs CFA. Combien gagnent ces garçons en un mois ? Bien peu en retour des efforts fournis. Leur avenir est de rester pêcheurs de sable, à moins qu'un parent parti à l'étranger les fassent venir...



Photos : D. Le Vraux, A. Grazelie © Cousinage Fluvial



Quand on va de Ségou à San, on traverse la rivière à Pont Bani. C'est une bonne place pour faire commerce du sable car les camions accèdent facilement. En plus de la pirogue, seaux, pelles et portoirs sont les seuls outils des tireurs de sable.



Kouakourou est un petit port en amont de Mopti. Quand on est ouvrier et que l'on a besoin de sable, la meilleure solution est de louer une pirogue pour la matinée et de partir tirer au seau le sable dont on a besoin.
Ongoïma Hama est dogon mais il sait manoeuvrer une pirogue, comme un bozo, si besoin est.

Tirer le sable selon ses besoins

Rencontre avec Ongoïba Hama

par André Grazelie et Denis Le Vraux du Cousinage Fluvial au port de Kouakourou en février 2010.

On est ici à travailler sur un chantier à Kouakourou, pour le système d'égout dans le village. Aujourd'hui, on a loué ce bateau là pour transporter le sable et le gravier dans le fleuve (Djoliba).

Nous sommes quatre, on déplace la pirogue au bâton, on a des seaux pour prendre le sable dans la rivière à environ 50 cm sous l'eau. Là, on charge le bateau.

Vraiment c'est dur, mais tu es obligé de le faire pour gagner quelque chose. Par mois je suis payé 100 000 francs CFA, je suis marié et j'ai une fille. Si les conditions le permettent j'aimerais rester vivre ici au Mali.



Le port sablier de Mopti est situé à environ deux kilomètres en aval de la ville. C'est là que les camions viennent charger sable et gravier pour livrer les chantiers de construction. Le sable est tiré au seau par les piroguiers, déchargé au portoir puis chargé à la pelle dans les bennes.

Les sabliers de la région de Mopti

Rencontre avec Aouissa Cissé

par Moussa Cissé, guide, Sévaré, pour le Cousinage Fluvial -mars 2011-

Aouissa Cissé, 53 ans, marié, deux femmes, père de treize enfants, domicilié derrière le fleuve Niger à Bignatville (rive gauche)

Depuis combien de temps travaillez-vous comme sablier ?

Ça fait 22 ans que j'exerce ce métier pour subvenir à mes besoins familiaux.

Comment avez vous commencé ?

J'ai commencé quand j'avais seize ans avec mon père et ses cousins. Je déchargeais avec les membres de la famille et quelques manœuvres dans les pirogues ; à vingt deux ans je descendais dans l'eau pour enlever du sable du fond avec un seau et une pelle.

Est-ce que la famille fait le même travail ?

Je travaille avec toute la famille comme c'était quand j'étais enfant. C'est une scène pour moi de père en fils. J'ai hérité et je continuerai à le faire toujours.

Est-ce votre travail de tous les jours ? Avez vous un autre métier ?

Je travaille tous les jours, sauf le vendredi qui est le jour de repos pour ma famille et mes équipiers. Je n'ai pas d'autre métier que ça. C'est ce que je connais de mieux depuis mon enfance.

Quelles en sont les difficultés ?

Les difficultés que je rencontre ne finissent jamais !

Pendant l'hivernage, tout se multiplie : la fatigue, le froid. Sauf les membres de la famille qui travaillent un peu, les manœuvres ne viennent plus sur le fleuve, tout le monde a peur du froid.

Les dangers sont parfois mortels, les crues... Certaines fois nous utilisons des moteurs ; quelquefois le vent souffle très fort, c'est le moment de dangers inattendus : il peut y avoir deux ou trois pirogues au fond du fleuve, à cause du vent, des pirogues bien chargées de sable... et nous avons des dégâts matériels, des fois une perte de vie. C'est arrivé et ça peut encore arriver.

Le travail est-il possible toute l'année ?

Oui, c'est possible toute l'année. J'ai quelques difficultés par la montée des eaux ; en ce moment c'est pénible d'exploiter le sable. Il faut plonger au fond du fleuve pour remplir le seau. Il faut tenir bon, sinon le courant t'emporte et c'est le glissement. Quant à la saison des pluies, c'est le moment le plus difficile, surtout pour le transport. Il y a moins de camions bennes pour transporter le sable à cause du défoncement et de l'état de la route qui est très mauvais. Les quelques camions qui viennent transporter nous demandent très cher.

C'est pour cela qu'entre janvier jusqu'en fin mai nous faisons des stocks. Nous avons des manœuvres partout ; nous travaillons très dur, non seulement pour le ravitaillement, mais en même temps pour le stockage pour l'hivernage.

Combien de temps travaille-t-on dans la journée ?

Je travaille toute la journée, très tôt le matin, avec deux équipes. Dans chacune des équipes, il y a trois groupes : un pour le dragage, un pour le déchargement (des bateaux) et le dernier groupe pour le chargement des camions.

Je commence avec une équipe de six heures du matin. A midi trente, une heure de repos, le temps de manger et de prier ; la seconde équipe de 13 heures 30 jusqu'à 19 heures 30.

L'ouvrier est-il payé au poids, au bateau ou à la journée ?

Il y a des ouvriers que je paye au poids, pour chaque camion benne. Par jour ils peuvent charger vingt à trente bennes si le camion n'est pas loin du fleuve.

Ceux qui sont payés par bateau, c'est pareil. Très généralement, ce sont des gens de la famille ; ils vivent avec moi ou dans la ville de Mopti.

Payés au poids ou par bateau, il y a une grande différence avec les journaliers : ils ont les deux repas de la journée à mon compte, le petit déjeuner et le déjeuner. Les journaliers viennent de leurs villages et préfèrent recevoir leurs gains après les travaux. Avec ça, ils mangent et font un peu d'économies ; ils sont mieux payés que les autres.

Quel genre de bateau utilise-t-on ?

C'est le bateau à grand fond, il n'est pas comme les autres.

Est-il construit spécialement pour ce travail ?

Oui, il est construit avec une plus grande largeur de fond et il est très solide.

Quelles sont les différences avec les autres pirogues ?

Il y a des compartiments, pas d'assise. Et l'endurance de la pirogue, elle est deux fois plus résistante que la pirogue de transport des passagers, comme celle des touristes et des petits commerçants. On utilise plus de bois, surtout plus épais pour le fond et les deux côtés. On s'en sert deux ans sans dégâts, il y a seulement de l'entretien.



Une tradition des enfants des bords du Niger consiste à dessiner sur le sable. Autour du feu, pirogues, poissons et animaux prennent forme, magnifiquement tracés avec leurs signes distinctifs comme des détails du gréement ou la place des nageoires. Quelle partie de rigolade quand il faut deviner ce que c'est ! Ces dessins très schématiques sont cousins des graffitis faits sur le tuffeau par les riverains de la Loire.

Une tradition populaire des enfants des bords du Niger

Dessiner sur le sable

par Abdulaye Maïga, 25 ans, piroguier à Mopti -février 2010-



Autour d'un feu et d'un thé, dessiner sur le sable est un jeu très apprécié.

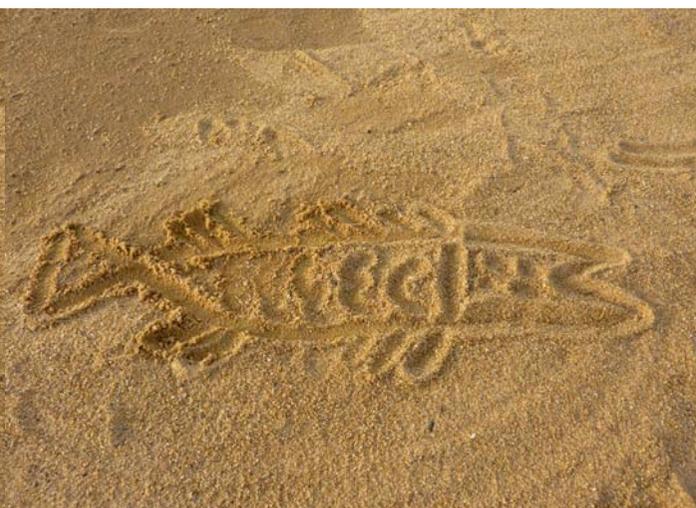
A l'avant des pirogues la chaîne et les clochettes sont les grigris habituels.



La pinasse à passagers

On reconnaît la forme élancée du bateau avec, de chaque côté de l'abri, les drapeaux qui flottent au vent. A l'avant (à droite sur le dessin) les cloches pour protéger la pirogue du mauvais sort. A l'arrière, dépassant sous la coque, l'hélice du moteur.

Photos : D. Le Vraux, A. Pezé © Cousinage Fluvial



Le capitaine

Il ne s'agit pas du patron du bateau mais du poisson le plus réputé du fleuve Niger ! C'est un poisson de la famille de la perche du Nil (lates niloticus) appelé salen en bambara.



La pirogue à voile

On reconnaît de gauche à droite : la pakaïe qui sert de gouvernail, les bâtonnets qui tiennent le mât, le mât fourchu qui permet de hisser la drisse, la voile gonflée et à l'avant, les grigris de protection.

L'entreprise créée par Jean Fardeau est installée à Saumur depuis 1903. Le sable était tiré à la main dans des toues contenant une dizaine de tonnes. La première drague mécanique date de 1926, une installation fixe avec une dragline date de 1947. Un scrapper fut ensuite utilisé au même endroit dans les années cinquante. Un deuxième chantier fut ensuite créé et équipé d'une suceuse. L'entreprise familiale a employé jusqu'à une vingtaine de personnes. Dans les années 1980, l'activité s'est réduite après l'imposition de quotas. La cessation totale s'est faite en 1992.

Pêcheurs de sable sur la Loire en Anjou

Rencontre avec Maurice Fardeau

Extraits d'entretiens réalisés à Saumur en 1985 et 1986 par Denis Le Vraux et André Grazelie de l'association Ellébore.

Mon père, Jean Fardeau, a commencé en 1903. Son père à lui travaillait dans les caves à deux francs cinquante par jour. Ils étaient quatre gosses, c'était pas drôle. Quand on arrivait au 25 du mois, y'avait plus de pognon à la maison.

Il avait vu des gars qui tiraient du sable ; c'étaient rien que des anciens et qui travaillaient huit ou quinze jours, et puis quand ils avaient du pognon, fallait le laver ! C'était la grande ribouldingue pendant huit jours. Après ils repartaient au boulot. C'était la mode à l'époque. Quand il a vu ça, il s'est dit que ça pouvait faire son affaire ; il n'avait jamais mis les pieds sur l'eau, il ne savait même pas nager.

Enfin, bref ; mais il fallait trouver un bateau. Il a su qu'il y avait un gars qui venait de s'arrêter à Souzay et qui avait une petite toue, la drague à main, la brouette et la pelle, tout ce qu'il fallait et qui ne servait à rien.

Il a été le trouver, il n'avait pas un rond évidemment. «Vous pouvez me le louer ?» Il lui a dit «Oui, p'tit gars». Il lui a loué au mois le bateau, la brouette et tout, puis il s'est lancé

à tirer du sable. Mais ceux que l'on appelait les «rouliers» à l'époque, les transporteurs, ils ne sont pas venus lui chercher de sable. Ils disaient : «Le petit a commencé, il va avoir besoin de pognon ; on va le faire marcher de façon qu'il le vende moins cher que les autres». Et petit à petit, ça a démarré. C'était 83 centimes le mètre cube de sable.



Et vous, vous avez commencé quand ?

Moi, je suis de 1910. Quand j'étais gamin, à partir de 7 ans, tous mes jeudis mon père m'emmenait. A l'époque tous les bateaux avaient un «sentineau». C'était l'endroit le plus commode pour pouvoir rejeter l'eau à la Loire. On jetait ça avec une pelle à jeter l'eau. Ça, c'était mon occupation parce que ça leur gagnait du temps pendant qu'eux tiraient du sable. C'était ça, mes vacances du jeudi. Quand j'ai débuté, je sortais de l'école fin juin et le premier ou le deux juillet, on était au boulot. Les vacances c'était comme ça à l'époque. Mon père m'avait donné le bateau, une drague, une brouette et une pelle, et puis, ben dame, «Tu te débrouilles, tu remplis le bateau, tu mets ce que tu peux dedans». Au début, je ne l'ai pas rempli,

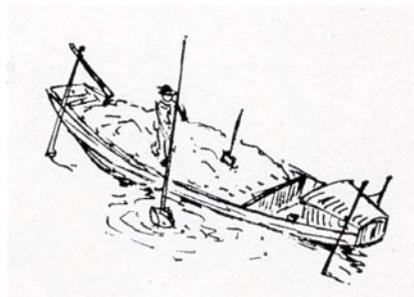
hein ; je mettais peut-être deux, trois tonnes dans la matinée, puis quatre, cinq, et au bout d'un mois, j'arrivais pratiquement à le remplir, à mettre mes huit ou neuf tonnes dedans le matin et je le vidais l'après-midi à la brouette. Il fallait remuer entre quinze et dix-huit tonnes par jour, à treize ans et demi, c'était ça le travail. Mais j'étais rendu, pas toutes les semaines mais presque, chez le rebouteux parce que je me faisais glisser une côte ou parce que j'avais un poignet démanché.

Quelles dimensions elle faisait, votre première toue ?

Elle devait faire dans les 9 à 10 mètres, quelque chose comme ça, et en largeur, dans les deux mètres cinquante. Il nous est arrivé de mettre neuf tonnes dans un bateau comme ça. A trois, ils devaient remplir ça dans une heure et demie, peut-être. J'ai vu des gars qui travaillaient tout seuls. C'était même pas une toue qu'ils avaient, c'était un gros bachot. Ils mettaient 1 ou 2 mètres cube de sable dedans, c'est tout quoi.

Alors pour tirer le sable, comment ça se passait ?

Oh, c'était pas compliqué, il fallait surtout avoir des muscles, c'était tout. On tirait avec cette drague, une «drague à main» qu'on appelait ; dans certaines régions, on appelait ça la «queue de singe», mais enfin ça dépendait des coins. On remontait environ, les adultes, 30 à 40 kilos de sable dans cette machine-là, 40 à 50 kilos. Moi, j'en avais une quand j'ai commencé qui était plus petite parce que j'ai débuté à 13 ans... Et puis vous envoyez ça assez loin au large, y'avait une façon. Quand elle était rendue au fond, il fallait la faire rentrer dans le sable ; ce grand manche, la queue de singe si vous voulez, on avait un cuir sur l'épaule, il fallait s'appuyer, bien souquer dessus, et quand on était rentré, alors on la halait à la main. Ce qui était dur, c'était de l'embarquer ; tant qu'elle était dans l'eau, c'était moins lourd. C'est pour ça qu'on chargeait le bateau le plus possible sur un bord pour l'enfoncer. On avait des bateaux qui avaient très peu de bordé, 80 centimètres c'est tout, pas trop haut parce que ç'aurait été trop pénible. Alors on



La toue du sablier mesurait environ 10 mètres. A l'aide d'une drague à main, on pouvait tirer le sable jusqu'à 3 mètres de profondeur. Elle contenait une dizaine de mètres cube.

le chargeait pour qu'il vienne le bord au ras de l'eau. Y'avait un coup de main à attraper, c'était dur pour l'embarquer puis le jeter dedans quoi.

Il ne fallait pas qu'il y ait plus d'un mètre d'eau, autrement quand la drague arrivait en haut, pfft!, avec le courant elle était vide! A ce moment-là, on se débrouillait pour aller chercher du sable plus haut, où il y avait moins d'eau. Le problème, c'était d'y aller ; à ce moment-là, y'avait pas de moteur, on allait à la bourde.

On s'appuyait dessus à l'épaule. Ce qui m'est arrivé plusieurs fois quand j'ai appris, la bourde a glissé et je me suis retrouvé dans le sirop, y'avait plus qu'à remonter dans le bateau et repartir, c'était l'apprentissage quoi.

Vous étiez seul à tirer du sable avec votre père ?

Non, ils travaillaient à trois : mon père, mon oncle Louis Petit et puis Victor Salez. C'était un gosse que mon père avait pris chez lui. Mes parents l'avaient eu tout gamin sur le bateau-lavoir, parce qu'on habitait sur un bateau-lavoir, vous avez connu ça, vous aussi ? Le nôtre, c'était le «Moulin à paroles».

La première drague à godets est arrivée quand ?

On avait acheté notre petite drague en 1926. La première était en bois, il n'était pas beaucoup question de faire des bateaux en tôle. Elle avait une étrave, comme un gabarot. Quand on la déplaçait, on avait pas beaucoup de puissance, on la tournait

et on la remontait en avant.

Il y en avait d'autres à avoir une drague par ici ?

Non, mais dans la basse Loire, ils en avaient déjà, eux. Il y avait Chesnouard à Chalennes ; on était allé voir la sienne avant de faire la nôtre, dans les années 23-24. C'était rudimentaire. Il y en avait même un - je ne l'ai pas vu, ça m'a été raconté par mon père - avec un tambour et des chiens dedans qui faisaient marcher la chaîne à godets. Ils n'avaient peut-être pas de moteur, ou ils n'avaient pas les moyens, je ne sais pas.

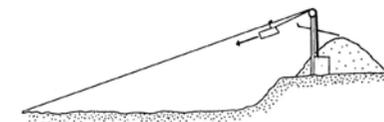
C'était beaucoup plus rapide ?

Avec la drague c'était vite chargé, elle faisait 30 mètres cube à l'heure, alors pour 6 mètres cube, c'était l'affaire d'un quart d'heure. A ce moment-là, mon père s'est mis à faire des transports par camion, à terre. On montait l'entreprise un peu plus. Il a cessé de naviguer pour me laisser tout seul sur la drague, pour tirer le sable avec deux gamins. «Tu te débrouilles avec ton équipage.» J'en avais qui s'appelaient «Fil de fer» et l'autre «Moustique», ils avaient 13 et 12 ans. C'était ça mon équipage.

C'étaient des gars courageux, on faisait des journées longues. Il n'y avait pas d'heure dans notre boulot, avec les inconvénients, les imprévus, surtout l'hiver quand l'eau était haute. Avec notre petite drague, on ne pouvait pas attraper de sable par ici, c'était trop creux. Trois ou quatre mètres c'était le maximum. C'est pour cela qu'on allait là-bas, en tête de l'île de Parnay. Le problème c'était de redescendre les bateaux. Au moment des giboulées, des «hargnes», on descendait sur le courant, bout avalant, sur la houle. On n'avait que quelques centimètres de bord et pas d'hiloire pour empêcher l'eau de rentrer ; quand elle roule sur les plats-bords, on peut couler en quelques minutes.

Et la dragline, vous l'avez utilisée à quel moment ?

Elle avait été montée en 1947 et il n'y a pas longtemps qu'ils



1ère phase : le godet descend le long du câble porteur jusqu'à atteindre la zone d'extraction du sable dans lequel il s'enforce de par sa vitesse.



2ème phase : le câble porteur est détendu, le câble tracteur traine le godet sur le fond pour qu'il se remplisse.



3ème phase : le câble porteur est retendu, et le godet est tiré par le câble tracteur jusqu'au mât où une butée fera basculer son chargement dans une trémie ou sur un tas.

La dragline est apparue en Loire vers 1947. C'était une installation fixe qui permettait d'exploiter le sable depuis la rive. Le godet était actionné par un moteur diesel.

nous l'ont fait démolir. Elle y était encore quand je me suis arrêté en 1976. Ils nous ont donné 24 heures pour enlever tout ce qu'il y avait sur le quai. C'est quand on nous a contingentés quoi. On nous a fait supprimer toutes les trémies, la dragline et le scrapper. La drague à godets est arrêtée depuis 2 ans (1983), puisqu'on est limité en champ d'extraction. Avec la drague, on choisissait les endroits. Ça m'est arrivé de faire des bancs de gravier avec Marcel Kessel, «La Plume». Dans la journée, à nous deux, on faisait 3 ou 4 péniches par jour ; 100 et quelques mètres cube de gravier et là ils renvoyaient 500 mètres de sable à la Loire.

On nous a imposé une surface trop petite, maintenant ça ne vaut plus le coup. Vers le Bouche Thouet, on avait des bancs de gravier superbes. Mais on ne peut plus y aller, alors on se



Le gabarôt sablier
Théodore Hiver
à Port-Albert au bord de
la Mayenne vers 1910.

A quai à Juigné, on
décharge à la brouette le
sable frais tiré. La drague
et le moulinet sont encore
en place. Peut-être s'agit-
il du même bateau que
précédemment ?



Photos : Coll. Ellébore. Dessin : A. Grazelie © Cousinage Fluvial

En Anjou, sur les affluents des Loire, existait une technique de pêche au sable avec deux bateaux. On pouvait ainsi entretenir le chenal navigable tout en récupérant des matériaux pour la construction.

Spécificités de la pêche au sable sur la Sarthe et la Mayenne

Rencontre avec Monsieur Riveron

par André Grazelie et Denis Le Vraux à Port-Albert, Feneu -1987-

J'ai connu ce bateau-là, il servait à transporter du sable, et il était tiré par deux, trois hommes qui étaient à bord, c'était une entreprise Hiver, une entreprise de maçonnerie qui faisait du transport à ce moment-là. Principalement, ils tiraient du sable derrière le barrage de Sautré, et ils venaient à la Rousière pour faire le même travail. Ils déchargeaient au quai à Port-Albert, là, le sable était vendu aux entreprises, et à ce moment-là on venait avec des charrettes en chercher pour les constructions.

Quelle longueur pouvait-il faire ?

Dame, ça faisait au moins 15 mètres parce que dans les écluses il était pas gros... peut-être 20 mètres ?

Théodore Hiver, il n'avait qu'un bateau ?

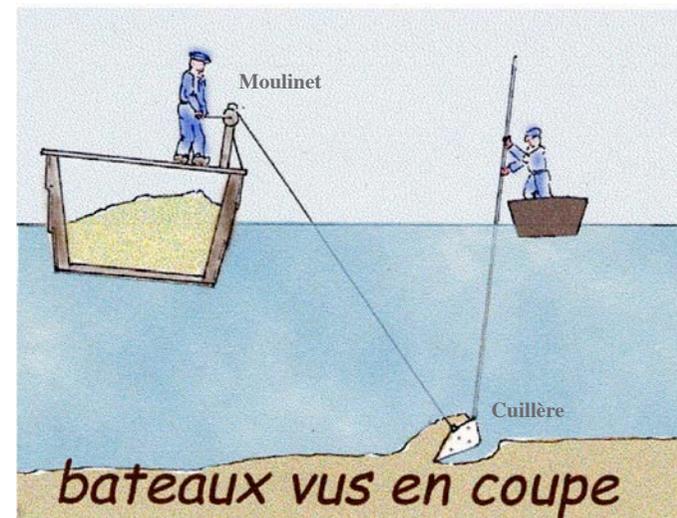
Oui, comme il était entrepreneur de maçonnerie, c'était principalement le sable qui l'intéressait.

Comment on faisait pour tirer le sable ?

C'était au moulinet avec un treuil pris entre deux montants et une manivelle, l'anille. Un filin en partait et était relié à une cuillère, une drague à main qui contenait 2 brouettes de sable. Alors, on l'envoyait dans la rivière et ensuite on rengrennait pour ramener le sable. On refaisait glisser la cuillère par dessus le bord pour déverser le sable à l'intérieur du bateau. Le manche faisait au moins 6 ou 7 mètres.

C'était un travail de forcat, fallait vraiment avoir besoin de gagner sa vie pour faire ça !

Les cahiers du Cousinage : le sable



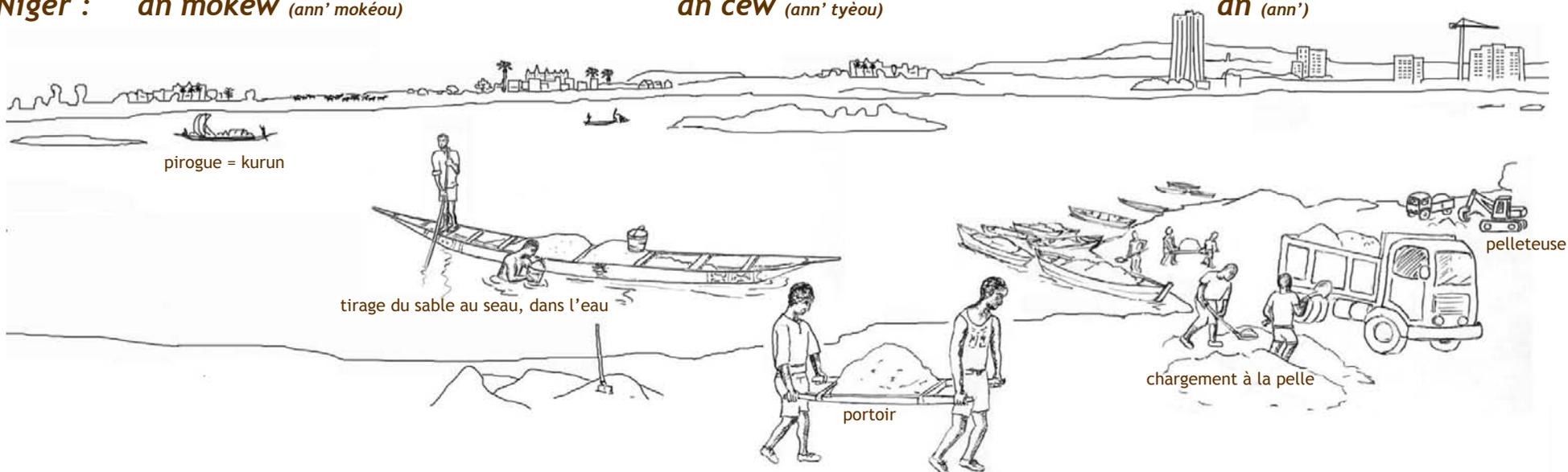
Cet ingénieux système permettait de charger efficacement un gabarôt d'une quinzaine de tonnes dans des rivières avec peu de courant.



Sur le Niger : **an mokèw** (ann' mokéou)

an cèw (ann' tyèou)

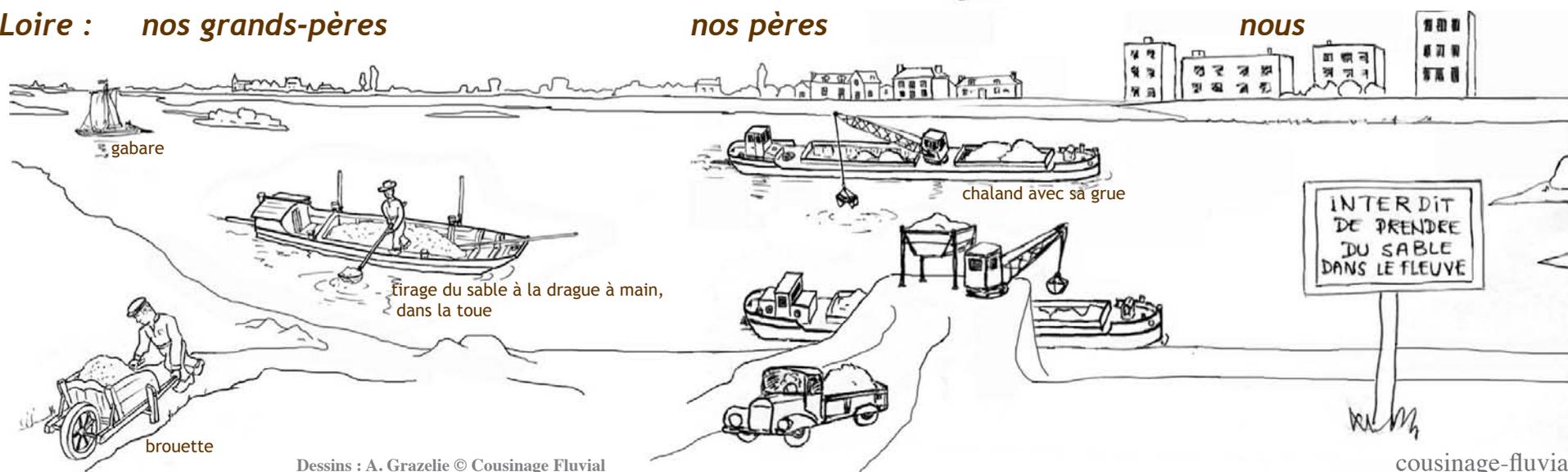
an (ann')



Sur la Loire : **nos grands-pères**

nos pères

nous



Remerciements



La publication de cahier du Cousinage Fluvial Loire-Niger a été possible grâce à nos correspondants et informateurs tant sur la Loire qu'au Mali et aux coups de mains de...

Infocom, IUT de la Roche-sur-Yon et les étudiants (liste à compléter)



Association Ellébore : Alexandra Panserrieu, Erik Zeimert

Association «Gens de Rivières» : Jef Le Ménagier

Hubert Pasquier, Jean Bourgeois...

à compléter



Bibliographie et liens

Pêche et navigation de loire en Anjou

Collectif, association Ellébore, éditions le Jâse, Angers, 1986.

Pêcheurs de sable en Anjou

Collectif, association Ellébore. Dossier consultable sur

www.ellebore.org/dossiers/sable lien à faire quand la page sera créée

à compléter



Le Cousinage fluvial

Retrouvez toutes les vidéos du cahier
cousinage-fluvial.org/sable lien à faire quand la page sera créée

Les autres cahiers du cousinage
cousinage-fluvial.org/cahiers lien à faire quand la page sera créée



Cousinage fluvial Loire

Notre objectif est de transmettre un patrimoine oral *via* des supports électroniques

- En mettant en valeur les patrimoines immatériels respectifs des peuples de la Loire et du fleuve Niger au Mali,
- en envoyant du matériel informatique et audiovisuels à des professionnels du patrimoine malien pour collecter témoignages et savoir-faire,
- en éditant des cahiers à thèmes téléchargeables sur le site de l'association.

Pour financer le collectage et mener à bien notre projet, nous avons besoin de votre soutien. Nous vous proposons plusieurs types de partenariat :

- pour 10 € et plus : vous pourrez télécharger en exclusivité les cahiers avant la mise en ligne officielle,
- pour 100 € et plus : votre logo et le lien de votre site web seront affichés sur le site de l'association,
- pour 200 € et plus : nous vous proposons les contreparties précédentes ainsi qu'un message de remerciement sur le prochain cahier à paraître.

ou soutenez-nous sur notre page ulule : <http://fr.ulule.com/delta-niger-mali/>

Nous acceptons les paiements par chèques et par paypal.